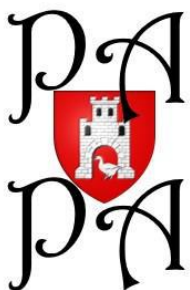
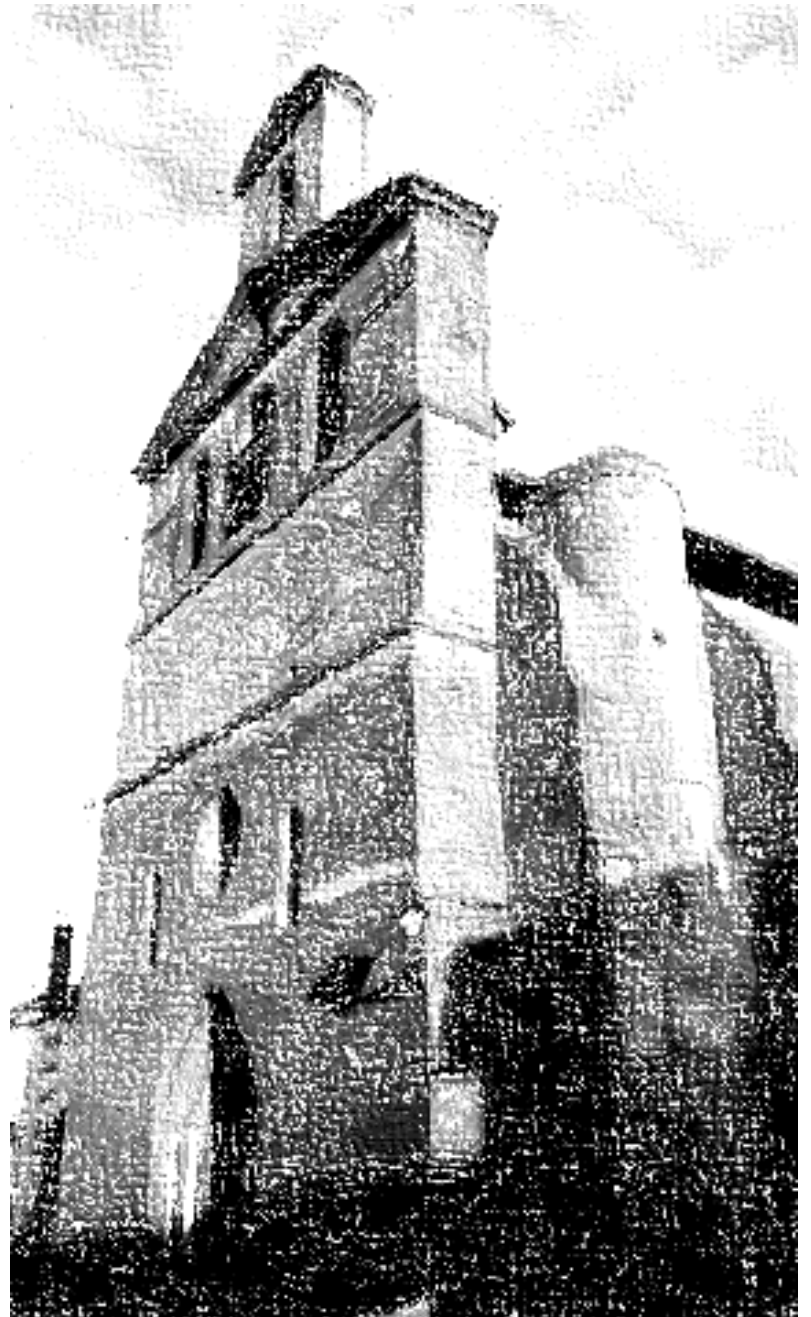




Visite guidée des armoiries de l'église Saint-Barthélemy Aucamville, Tarn-et-Garonne

par l'abbé
Georges Passerat



A l'initiative de l'association PAPA (Préservation Associative du Patrimoine Aucamvillois), sous la bienveillance de la Mairie d'Aucamville et du secteur paroissial de Verdun-sur-Garonne.

L'Association PAPA -loi 1901- est reconnue d'intérêt général.

www.patrimoine-aucamville.fr - patrimoine.aucamville@gmail.com
tél. : 06.52.91.98.80 - www.facebook.com/patrimoineaucamville

SOMMAIRE

I.	AUCAMVILLE ET L'ABBE GALABERT	4
II.	LECTURE DES ARMOIRIES	13
III.	LES CLES DE VOUTE	22
IV.	PLAN DE REPÉRAGE	23
V.	SOURCES – BIBLIOGRAPHIE	23

I. AUCAMVILLE ET L'ABBÉ GALABERT

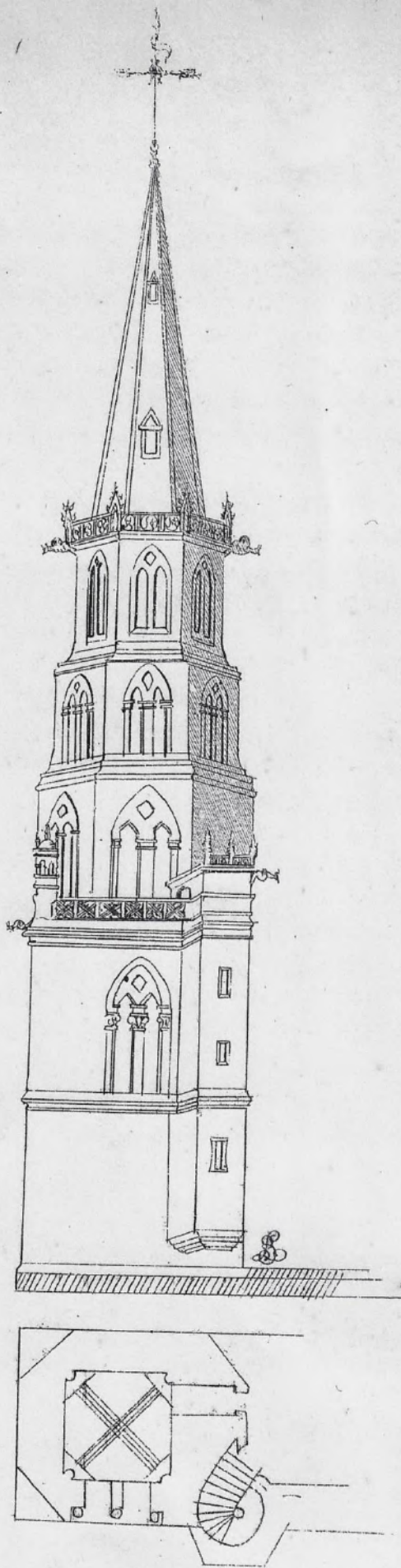
L'église Saint-Barthélemy

La paroisse d'Aucamville, située dans l'ancien diocèse de Toulouse, apparaît dans les documents de l'histoire religieuse de cette partie de la Gascogne toulousaine dès la fin du 11^e siècle (vers 1090). Le lieu dépend directement de l'abbaye bénédictine Saint-Pierre du Mas-Grenier, se présentant comme un prieuré, c'est-à-dire une église confiée à un petit groupe de moines, vivant en communauté sur place. On retrouvera la trace d'un petit cloître accolé à l'église située au cœur du village, encore visible en 1527 avant les Guerres de Religion. Le portail actuel qui porte des traces de l'époque romane atteste de l'ancienneté de l'église paroissiale.

Cependant, l'église primitive du lieu se trouvait à l'emplacement du cimetière et avait comme titulaire saint Martin. Nous savons qu'elle fut abandonnée autour des années 1300, au moment de la création du village actuel à l'époque où la communauté villageoise reçut ses coutumes royales. Il faut toutefois attendre l'année 1688 pour apprendre que le curé Arnaud Gayrard a fait démolir, à l'insu des habitants, cette ancienne église de Saint-Martin.

L'église Saint-Barthélemy se présente comme un vaisseau gothique, long de 35m et large de 10m, avec une nef de cinq travées prolongées par un chœur à cinq pans. Des travaux importants y ont été entrepris au début du 16^e siècle.

Un plan ancien, dû à l'architecte chargé des réparations en 1527, avec l'accord des consuls et le feu vert de Dom Jean de Touchebœuf, abbé du Mas, permet d'admirer le magnifique clocher édifié par les habitants. A côté des modestes édifices campanaires en forme de clocher-mur, comme à Bouillac et Beaupuy, le superbe cocher-tour d'Aucamville devait faire jaser ! Au-dessus d'une tour carrée qui formait une assise solide construite à côté de l'église s'élevait un clocher à trois étages aux ouvertures d'allure gothique. Au sommet, une balustrade de pierre richement décorée, d'où s'échappaient des gargouilles, était encore surmontée d'une flèche svelte surmontée d'une croix visible de très loin. L'ensemble atteignait la hauteur remarquable de 48m 49 (27 cannes de Toulouse en langage de l'époque).

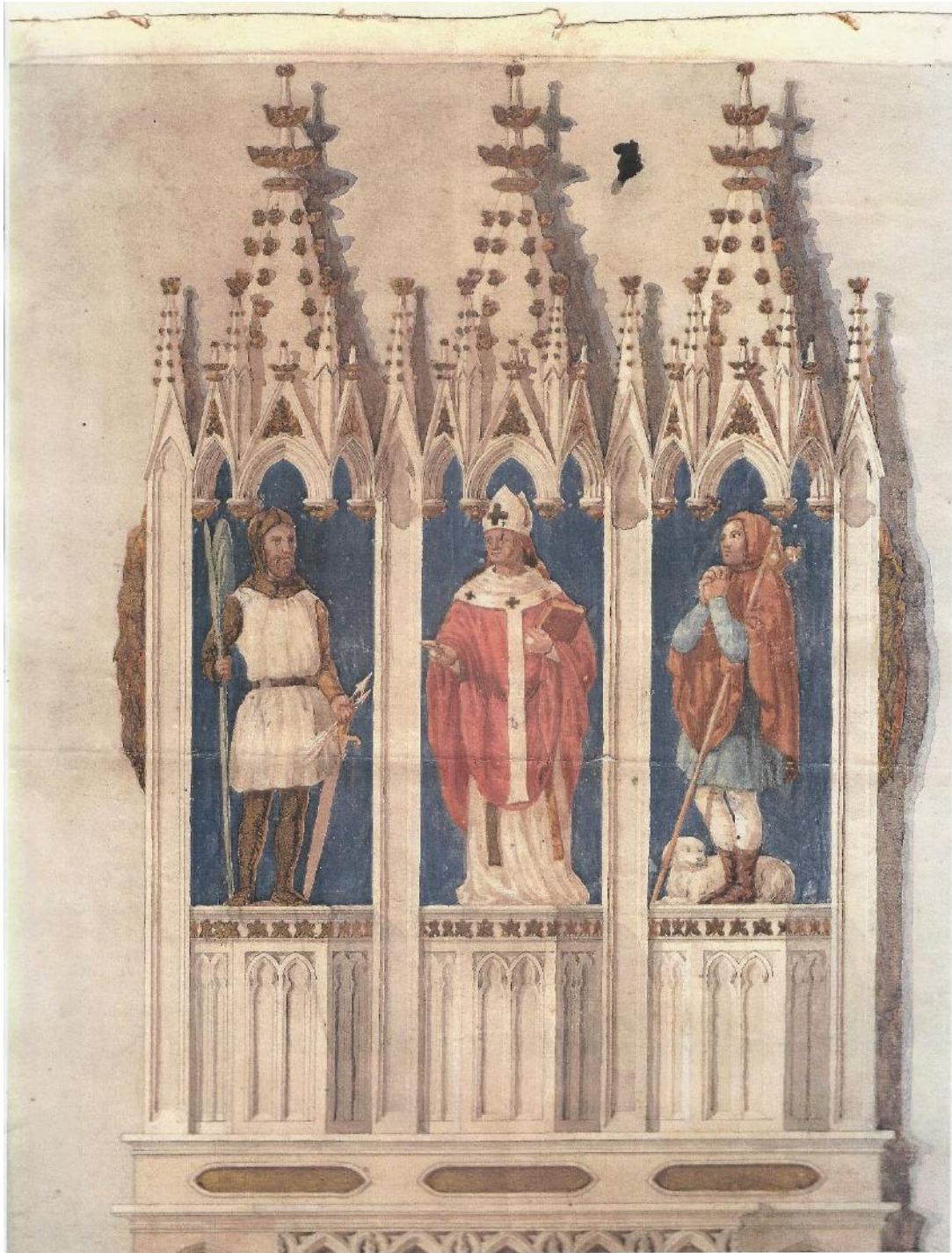


CLOCHER D'AUCAMVILLE

Élévation et plan, d'après le dessin de l'architecte, de 1527

texte p. 48

Cet événement donna lieu à une cérémonie religieuse : la consécration de l'église refaite et embellie sûrement à l'intérieur fut présidée par un évêque dénommé François, titulaire de l'ancien évêché de Cyrène, le 11 mai 1534. L'église semble ne pas avoir souffert des destructions qu'ont connu les églises du canton de Verdun lors des Guerres de Religion. On trouve trace de travaux d'entretien effectués en 1690 (réparation d'une poutre), ainsi que d'aménagements du mobilier de l'intérieur de l'église entre 1725 et 1740. Le curé Jean-Baptiste Lemasson, docteur en théologie et curé d'Aucamville de 1710 à 1743, fit sculpter en 1724 un maître-autel avec son retable en bois doré.

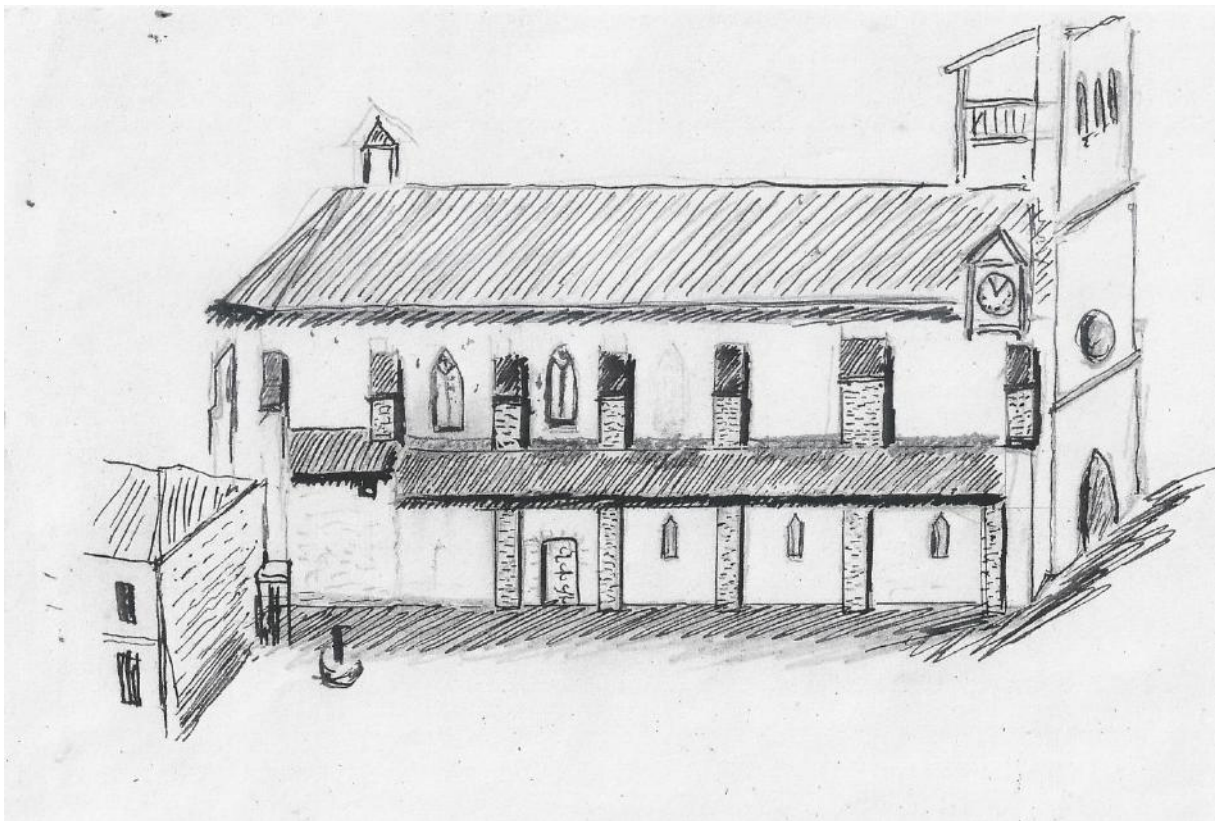


Il fit aussi carreler le sol de l'église et édifier une balustrade en bois de sapin tout autour du chœur, de forme ovale. Ce curé zélé et très aimé de ses paroissiens mourut le 4 février 1743 et fut enseveli au centre du cimetière.

Toutefois cette église du village subira les outrages dus à l'usure des siècles et le manque de vigilance des paroissiens, entre la fin de l'Ancien Régime et le début du 19^e siècle, entrainera une suite de dommages irréparables. L'événement le plus terrible sera l'écroulement du clocher qui se produisit en deux actes : une première fois, le 15 frimaire an XIII (6 décembre 1804), une partie de la balustrade supérieure tomba sur le sol et, dix ans plus tard, le samedi 26 février 1814, à six heures du soir, le clocher s'effondra en provoquant la mort accidentelle de Michel Taupiac, 49 ans, tisserand, enseveli sous les décombres dans sa maison située contre l'église. Deux chapelles latérales touchées par ce sinistre furent supprimées et la voûte fut sûrement refaite en partie.

Comme la plupart des églises voisines, cette église n'a pas été reconstruite à la fin du 19^e siècle, mais elle fut embellie à plusieurs reprises, particulièrement en ce qui concerne le mobilier et le décor intérieur.

Une première série d'aménagement eut lieu au début de l'épiscopat de Mgr Fiard, en 1885, entraînant la démolition du retable de style classique en bois de chêne. On installa l'autel actuel, en ouvrant une fenêtre d'axe munie de son vitrail. Cet autel de marbre fut consacré le 23 avril 1885 par Mgr Fiard, venu en visite pastorale pour donner le sacrement de confirmation. L'arrivée de l'abbé Firmin Galabert, curé de 1881 à 1907, sera l'occasion de nouveaux aménagements, dont il subsiste un décor original : la litre armoriale qui fait le tour complet des murs de l'église.



Dessin de l'église Saint-Barthélemy réalisé par l'abbé Galabert.

Quand le curé du village est un éminent historien !

Originaire d'Arnac, dans la commune de Varen, où il est né le 25 septembre 1848, le jeune abbé Firmin Galabert, âgé de 32 ans, arrive de la paroisse de Loze, n'ayant exercé son ministère que dans cette région de Caylus et de Livron. Il vient tout juste d'être admis à la Société Archéologique et Historique de Tarn-et-Garonne, fondée en 1866, dont il sera le président d'honneur à la fin de sa vie, en raison de sa belle carrière d'historien local. Ses premières études porteront sur sa région natale du Quercy (Caylus, Livron, Saint-Antonin, Loze), mais son arrivée à Aucamville fera de lui le meilleur spécialiste de l'histoire de Verdun et de Grenade durant la Guerre de Cent-Ans et à l'époque des Guerres de Religion. Dévoreur infatigable de registres de notaires, il deviendra l'un des meilleurs connaisseurs de la vie au Moyen Âge, publiant des chartes de coutumes inédites, décrivant la condition des paysans à l'époque féodale ou parlant des sauvetés et des bastides. Il publiera ses études dans les revues savantes les plus prestigieuses à Toulouse (*Annales du Midi*, *Bulletin de la Société Archéologique du Midi de la France*), à Paris (Comité des travaux historiques de la Sorbonne), à Genève (réseau de la *Science catholique*). Après Aucamville, en novembre 1907, il sera nommé à Monclar-de-Quercy et il terminera sa vie de curé dans le presbytère de Montpezat-de-Quercy, de 1909 à 1935. Quand il meurt le 4 novembre 1935, il laisse en plus de ses articles d'érudition, une belle série de monographies communales qui n'ont pas vieilli : Caussade, Caylus, Saint-Projet, Loze, Réalville, Montpezat-de-Quercy et bien entendu Aucamville, parue en 1890.

C'est lui qui a financé en grande partie le projet totalement inédit et unique de faire peindre une litre armoriale tout le long des murs de son église d'Aucamville. On désigne sous le terme de « litre funéraire », en termes de peinture et de décoration murale, une bande ou bordure décorative que le patron d'une église ou d'une chapelle pouvait faire peindre sur les murs d'une chapelle dans laquelle se trouvait le tombeau de ses ancêtres. Elle se présente habituellement sous la forme d'une bande ou d'un trait noir de deuil orné de l'écu de la famille en question. Dans le décor de l'ancienne église d'Aucamville, avant les travaux entrepris par le curé Galabert, on pouvait apercevoir les restes d'une litre funéraire des seigneurs de Marguestaud.

Pour réaliser ce projet, entièrement surgi de son esprit d'érudit, il a dû faire appel à deux sciences, dites « auxiliaires de l'histoire » que tout bon médiéviste doit plus ou moins posséder. La première est l'**héraldique** ou science du blason. La période où vivait l'abbé Galabert, fin connaisseur des travaux érudits de l'histoire régionale, est justement celle où se publiaient les différents Armoriaux de la région (Quercy, Rouergue, Gascogne...) comme *l'Armorial général du Toulousain* d'Alphonse Brémond, paru en 1869. Les savants généalogistes, spécialistes de l'histoire de grandes familles nobles, publiaient les blasons des familles, des villes et villages. C'est en se servant de ces documents que l'abbé Galabert a guidé le peintre chargé de réaliser le décor de son église. Cet amour pour les familles nobles, celles des marquis et des comtes de notre pays toulousain, était entretenu par les membres de nos sociétés savantes et académies de Province, qui donnaient beaucoup de réceptions dans les châteaux, comme à Nolet, à Savenès ou à Mauvers. Il faut dire que les catholiques de ce temps-là digéraient mal les persécutions de la République et les lois de la laïcité qui se mettaient en place, en soutenant les partisans de la royauté.

L'autre science à laquelle a fait appel l'abbé Galabert est la **paléographie**, ou connaissance des écritures utilisées dans les manuscrits. Il était capable de déchiffrer les parchemins rédigés en latin et en occitan, que l'on désignait à cette époque sous le nom de « langue romane ». Le côté le plus pittoresque des peintures d'Aucamville est de pouvoir lire des bandes d'écriture en latin médiéval telles qu'on pouvait les trouver dans les documents des années 1280-1300. L'abbé Galabert s'est fait plaisir et il nous fait partager aujourd'hui encore l'émerveillement que l'on ressent au contact des vieux parchemins. Cette écriture minuscule, appelée caroline, qui triomphe dans les documents des notaires et dans les chartes de coutumes se caractérise par la beauté des lettres gothiques ou de quelques anciennes onciales, mais aussi par une manie qui rend l'exercice de lecture souvent ardu, l'usage permanent d'abréviations ! Toutes les finales de mots sont remplacées par des signes (volutes, boucles, traits horizontaux ou queues de cochon) qui font la joie des lecteurs de manuels de paléographie médiévale. Il fallait avoir une pratique assidue du latin des scribes et une acuité visuelle bien exercée pour déchiffrer certaines pattes de mouches !

La réalisation du décor (1898-1903)

Les spécialistes des blasons vous diront avec grande assurance qu'en l'absence d'autres documents (écrits, testament, actes de notaires...) on peut dater une œuvre d'art en comprenant bien le langage armorial. C'est le cas pour notre église d'Aucamville, où l'on voit dans le chœur les écus d'un pape et d'un évêque identifiables, l'un par la tiare et les clefs de saint Pierre et l'autre par la crosse et la mitre. Il s'agit du pape régnant au moment de l'achèvement des travaux et de l'évêque de Montauban, puisque depuis les années 1820 cette partie de l'ancien diocèse de Toulouse (archiprêtré de Grenade) avait été rattachée au nouveau diocèse de Montauban créé par Napoléon avec le département de Tarn-et-Garonne en 1808.

On notera tout de suite que le blason pontifical est barré d'une petite bande noire, qui doit correspondre à l'année de la mort du pape et à l'achèvement des travaux de décoration du chœur.

On identifie sans peine les armes du pape **LEON XIII (1878-1903)** : « d'azur à un pin de sinople terrassé de même, accosté au canton senestre du chef d'une comète d'or la queue en bas, à la fasce d'argent, brochant sur le pin le fût accosté en bas de deux fleurs de lis d'or ». Le pape Léon XIII est mort le 20 juillet 1903 à quatre-vingt-treize ans, faisant l'admiration de tous pour sa vaste érudition et son ouverture d'esprit.

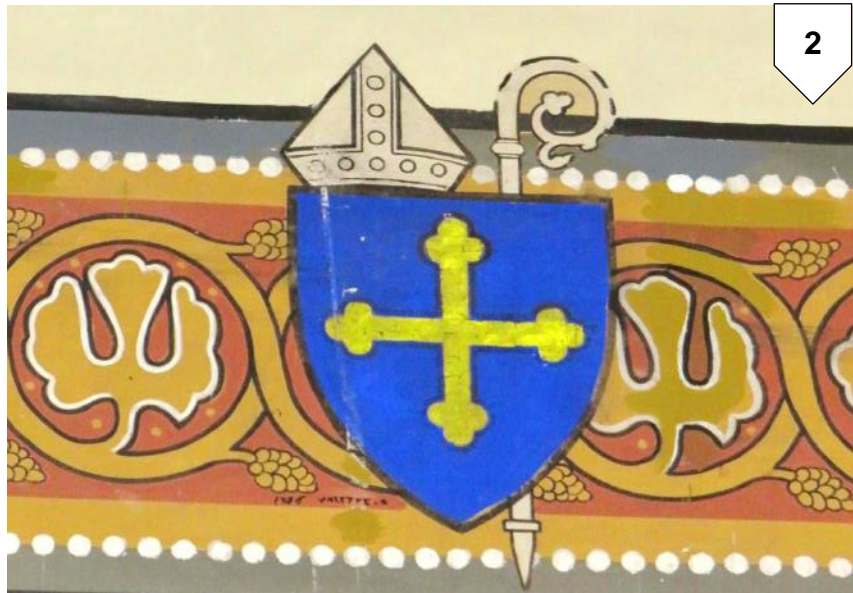


Il sera l'homme de la modernité au passage vers le 20^e siècle, sauvant les progrès techniques et montrant un vrai esprit de dialogue dans cette période où tous les pays d'Europe étaient imprégnés d'esprit laïque et anticlérical Léon XIII a été le pape des

ouvriers, défendant l'homme menacé par l'industrialisation et le pouvoir du capitalisme et des patrons. Il œuvra en faveur de la réconciliation entre les Eglises de chaque pays avec leur gouvernement légitime, demandant aux catholiques français de se rallier à la République.

L'évêque de Montauban s'appelait **Adolphe Fiard (1821-1908)**. Originaire de la Drôme, ce prêtre de Valence a été nommé évêque de Montauban le 18 août 1881 et sacré dans la cathédrale Notre-Dame le 25 janvier 1882. C'est lui qui a nommé l'abbé

Galabert à Aucamville, où il est venu en 1885 pour consacrer le maître-autel de marbre offert par la veuve de Jean-Baptiste Labat, de Savenès, Mme Guillelmine Sagansan. Ses armes sont toutes simples : un écu d'azur à la croix tréflée d'or. La plupart du temps ces armories sont accompagnées de sa devise : *In cruce spes*,



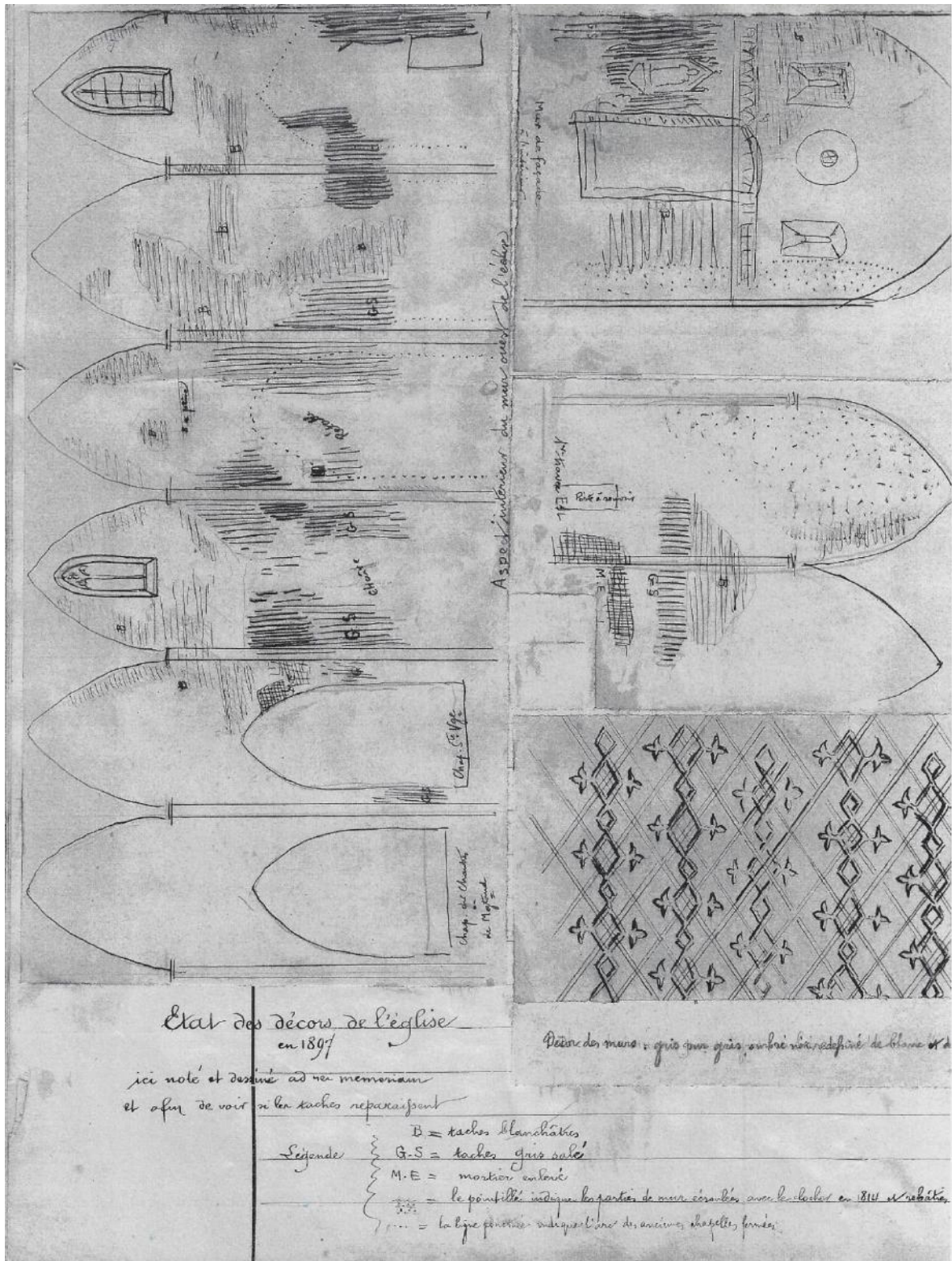
« dans la croix, mon espérance ». A la tête du diocèse de Montauban, Mgr Fiard devra mener un difficile combat au moment de la promulgation des lois sur la suppression des Congrégations religieuses et sur la Séparation de l'Eglise et de l'Etat (1905). Il sera expulsé de son évêché (actuelle mairie de Montauban) le 21 décembre 1906 et il ira se réfugier au faubourg Lacapelle. Il mourra, épuisé et mis en retrait par Rome, qui lui a imposé un coadjuteur en la personne de Mgr Pierre Marty (1908-1929), le 10 janvier 1908.

Pour ces deux prélats, le peintre décorateur n'a pas mis les noms en dessous du décor. Avant de donner l'interprétation des blasons et la transcription des phrases latines inscrites sur des parchemins déployés en dessous des blasons, on peut s'intéresser au premier personnage qui vient après le pape et l'évêque, l'abbé Galabert lui-même.

Fort heureusement, en consultant le registre de la Fabrique du temps de l'abbé Galabert (depuis son arrivée en 1898), j'ai pu retrouver sa présentation du projet pictural. Il a pensé de A à Z tout le programme décoratif. Dans une séance du Conseil de Fabrique du 2 janvier 1898, le curé, âgé alors de cinquante ans, s'enhardit jusqu'à s'improviser maître d'œuvre ! Le secrétaire de séance (c'est lui qui écrit) note :

« M. le curé expose le mauvais état des peintures et des enduits de l'église. Exécutées il y a environ quarante-cinq ans par Viguié, peintre de Montauban, elles sont déjà fort détériorées pour diverses causes telles que la mauvaise qualité des mortiers terreux, le salpêtre qui paraît sur le mur d'ouest et la mauvaise qualité du bleu de la voûte. Ces peintures n'ayant au reste rien d'artistique jurent avec les belles lignes du vaisseau, avec le mobilier de l'église,

le chemin de croix donné par Mlle Marie Costes, avec l'autel en marbre payé par Mme Gullelmine Sagansan, veuve J.B Labat ; il serait donc à désirer de le remplacer par un enduit de bonne qualité et même par quelque peinture, s'il était possible. Monsieur le curé offre à l'instant dans ce but une somme de deux mille francs, dont la moitié est comptée à l'instant, l'autre moitié payable après la récolte par M. Paul Majorel, propriétaire à Savenès, héritier de Mlle Costes, de la Rougette, sa belle-sœur (fondation de messe à perpétuité, 1000 fr) »



Etat des décors de l'église Saint-Barthélemy en 1891, réalisé par l'abbé Galabert.

Avec l'aide et le conseil de M. Guillaume Laconde, ancien élève de l'Ecole des Beaux-Arts de Paris, qui a déjà réalisé le décor de l'église de Saint-Cézert, dès le 30 janvier, les maçons François Bacqué et Dominique Feuga montent les échafaudages pour refaire tout l'enduit intérieur des murs de l'église, en suivant le devis établi par l'abbé Galabert, qui figure ce détail dans le registre des délibérations. Nous apprenons que c'est le peintre Laconde père, de Grenade qui s'est engagé à exécuter tout ce décor. Son fils, Guillaume Laconde, professeur de dessin au lycée de Castres, se chargeant de réaliser deux fresques dans le chœur représentant saint Barthélémy et saint Martin.

Pour l'étude de la litre, il suffit de retenir le résultat final : les écus et les armories sont répartis tout autour de la nef et sur le mur du fond, au-dessus de la tribune, toujours de la même façon. Le fond de la litre (bande) est de couleur ocre (ou rouge) et se découpe dans sa partie supérieure comme une frise crénelée sur fond doré. Le bas et le haut de la litre sont en forme de bandes dorées. Ensuite une ligne blanche, parsemée de billes d'argent, fait la séparation d'avec une bande extérieure, en haut et en bas, de couleur bleue. En amorce des armoiries, l'abbé Galabert a privilégié l'or et les plus belles couleurs (azur, rouge ou gueules). Le fond du mur est de couleur verte.

En dessous des blasons se trouve figuré un petit rouleau de parchemin, blanc ou vert pâle, sur lequel se trouve le texte en latin orné de belles initiales en majuscule. En héraldique, ces banderoles s'appellent un « listel », un « phylactère » ou une « banderolle », selon leur position. C'est ce parchemin déroulé devant nos yeux que nous allons déchiffrer en nous aidant des armoiries.

Chaque travée de l'église, de la porte d'entrée jusqu'au chœur comporte quatre blasons, regroupés de manière thématique, à gauche et à droite sur chaque mur. La lecture se fait en commençant par le côté gauche de l'église et en regardant ensuite le côté opposé :

1^{ère} travée (en partant du chœur) : le curé et la Municipalité

2^e travée, où se trouve la croix : les bienfaiteurs

3^e travée : les seigneurs d'Aucamville

4^e travée : les seigneurs d'Aucamville (suite)

5^e travée (niveau de la tribune) : les anciens curés

Sur le mur du fond, au-dessus de la tribune : l'abbaye du Mas-Grenier

II. LECTURE DES ARMOIRIES

PREMIÈRE TRAVÉE : le curé et la Municipalité

Le curé : l'abbé Firmin Galabert (1848-1935)

Quand on s'appelle Galabert, même si le patronyme a une origine germanique, et n'a rien à voir avec le coq, on est tenté de se fabriquer un blason avec un « gal », nom du coq en langue du Quercy ! L'étymologie germanique de Galabert, nom très courant, se rapproche de cette lecture fantaisiste, puisque la racine « galan » (en vieil allemand) veut dire « chanter » et le suffixe « bert » a le sens de « brillant » ! Donc le curé d'Aucamville pouvait se blasonner des armes parlantes : de gueules au coq d'or accosté au bas de deux fleurs de lis d'or. On remarquera que les écus sont présentés sur une hampe d'argent qui a la forme du bourdon de pèlerin dans le langage héraldique.



Texte : *Firmini Galabert rectoris ab anno 1881* : Firmin Galabert curé depuis l'année 1881. On remarquera dès ce premier texte la forme soignée de chaque majuscule (le F et le G) et l'utilisation constante des abréviations rencontrées dans les chartes médiévales des années 1280-1300.

Le maire : Hippolyte Dufau (1839-1908)

Hippolyte Dufau a été maire d'Aucamville de 1891 à 1900.

Il est décédé le 1^{er} décembre 1908 à l'âge de 69 ans.

Pour évoquer le maire, on trouve tout naturellement le blason du village d'Aucamville, qui est un cas célèbre d'armes parlantes totalement fantaisistes. Comme le nom du village en occitan se rapprochait du nom de l'*auca*, « l'oie » (prononcer *awko*) il a été doté par facilité d'armes curieuses : on voit une porte de ville surmontée d'une tour avec une oie passante. Le peintre a laissé le dessin en couleur ocre (rouge, gueules) sans distinguer le fond d'avec les meubles, nom des figures sur le blason. Le nom d'Aucamville se rattache à la série des villages qui entourent Toulouse, dont le nom rappelle les anciennes « villas » gallo-romaines cédées aux colons wisigoths lors de



la création du Royaume de Toulouse en 418 (Ramonville, Renneville, Préserville, Boisville...). Le nom du village garde ainsi le nom d'un certain OCCAM qui se retrouve aussi dans une commune voisine de Toulouse. Curieusement l'écu est surmonté d'une couronne accordant un statut noble au village.

Texte : *Hippolyti Dufau aedilis majoris 1898*, Hippolyte Dufau, édile majeur, 1898

Côté droit : le curé et la Municipalité (suite)

Antoine Comby, maire adjoint, 1898

Antoine Comby, né le 5 janvier 1834 à Cadours, a exercé la profession de greffier de justice de paix à Cadours. Il a épousé, le 21 novembre 1863, Marie-Thérèse Castaing, née à Aucamville le 4 août 1844.

Armes : le blason du village d'Aucamville est mieux représenté que dans la séquence consacrée au maire, Hippolyte Dufau. Les couleurs respectent les règles de l'héraldique : *de gueules à la porte de ville sommée d'une tour, le tout d'argent, ajouré et maçonné de sable, ouvert du champ à l'oie d'argent passant le seuil.*



Texte : *Antonii Comby majoris adjutoris, 1898*, Antoine Comby, maire-adjoint, 1898

Le curé Galabert

Au terme du parcours, le curé bienfaiteur de la paroisse et, en même temps, le concepteur du projet original de cette litre armoriale, appose ainsi sa signature. On retrouve le blason avec le coq et une citation latine. L'œuvre terminée le recteur de la paroisse se réjouit de l'embellissement apporté ainsi à l'église paroissiale.



Texte : *Domine dilexi decorem domus, Seigneur j'aime la beauté de [ta] maison*

Citation du Psaume 25, verset 8 : « Seigneur j'aime la beauté de ta maison et le lieu de gloire où tu habites ».

DEUXIÈME TRAVÉE : les bienfaiteurs de la paroisse

Autour de la croix : Marie Costes (1845-1897)

La cordelière des veuves ou filles défuntés.

Cet ornement extérieur de l'écu, en forme de losange qui arbore une lettre (C ou B) veut rappeler une personne décédée.

On voit apparaître, à gauche, un C à l'intérieur d'un losange avec un texte en dessous.

Texte : *Mariae Costes*, Marie Costes



C'est grâce aux mille francs légués par cette Marie Costes que le curé Galabert a pu entreprendre son projet de décor de l'église en cette année 1898.

Marie Costes, née le Février 1847 à La Rougette, dans la paroisse d'Aucamville était la fille d'André Costes, qualifié de propriétaire, et de Marie Lamarque. Elle figure parmi les bienfaitrices de la paroisse et elle meurt célibataire le 4 novembre 1897.

Une autre personne est sûrement évoquée par la lettre B. Dans une liste des obits, ou messes pour les défunts accompagnées d'un legs, datée du 1908, figure en bonne place notre Marie Costes qui laisse une somme de 25 francs pour dire cinq messes chantées, « tant qu'il n'y aura pas d'école ». Elle devait souhaiter qu'il y ait une école libre à Aucamville.

Les deux personnes dont le nom commence par B, dans cette même liste, sont François Bruyant et Jean Bayssade. La formule assez énigmatique inscrite sur le parchemin est peut-être une réminiscence des Béatitudes (« Heureux les pauvres en esprit ») exprimée maladroitement en latin classique. Les biographes de l'abbé Galabert soulignent qu'il n'était pas bon élève en version latine.



Texte : *Ama nesciu(m)* : « Aime le pauvre d'esprit »

Côté droit : Les bienfaiteurs de la paroisse (suite)

On retrouve deux écus en forme de losange, entourés d'une cordelière avec les deux mêmes lettres de l'alphabet (C/ B), évoquant des prénoms connus ...

La lettre C d'argent sur fond de gueules

Texte : *Opera illorum sequuntur illos*, leurs œuvres les accompagnent



Il s'agit d'un verset du livre de l'Apocalypse, 14, 16 : « Heureux les morts qui s'endorment dans le Seigneur, car leurs œuvres les accompagnent ». *Beati mortui qui in Domino moriuntur, opera illorum sequuntur illos*. Cette formule latine se retrouve souvent gravée sur des pierres tombales ou sert d'exergue à un panégyrique d'homme célèbre ou à toute sorte d'oraison funèbre.

Sur un fond d'azur, une jolie lettre B ornée est accompagnée d'une devise mal écrite (plusieurs lettres effacées ou mal formées).



Texte : *Et pro iubilato reputari*, Et pour être compté parmi les élus

Cette formule ne figure pas dans la Bible et salue ceux qui seront comptés parmi les élus, allant vers les délices du Paradis et non vers les pleurs et les grincements de dents!

TROISIÈME TRAVÉE : Les seigneurs d'Aucamville

La marquise de Panat : Hermessinde de Narbonne-Lara (-1904)

Propriétaire du château de Nolet, à Aucamville, la marquise de Panat soutenait les œuvres de la paroisse. Veuve, depuis 1859, de son mari, Hyacinthe Henri de Brunet de Castelpers (1822-1859), décédé à 37 ans après dix ans de mariage, elle mourra à Nolet en 1904. Son fils, qui était lui-aussi proche de l'abbé Galabert, Samuel de Panat (1851-1913) fut maire de L'Isle-Jourdain de 1884 à 1892, Mainteneur des Jeux Floraux, et surtout artiste peintre. Le château de Panat, édifié en 1880, est une des curiosités de la ville voisine du Gers.

Les armes de la famille, surmontées d'une couronne de marquis s'inscrivent dans un écu crénelé d'or au lévrier rampant de gueules.



Texte : *Ermessendis de Panat 1898*, Ermessinde (ou Hermessinde) de Panat 1898.

Bertrand de L'Isle-Jourdain, 1290

Nous savons que la seigneurie d'Aucamville fut concédée par le roi Philippe-le-Bel à Bertrand de l'Isle en 1290. Ce Bertrand appartenait à une branche de la famille des seigneurs de l'Isle-Jourdain, apparentée aux comtes de Toulouse, ce qui explique la présence de la fameuse croix occitane dans leurs armoiries. Seigneur de Launac, le vicomte Bertrand voit son blason surmonté d'une couronne agrémentée de trois rangs de quatre perles.



Armes : de gueules à la croix vidée, cléchée et pommetée d'or, dite de Toulouse, écartelé d'azur au lion rampant lampassé d'or.

Texte : *Bertrandus de Insula Jordani*, Bertrand de l'Isle Jourdain

Côté droit : les Seigneurs d'Aucamville et la charte

En face, on retrouve encore la famille de Panat blasonnée de même avec en plus un parchemin portant une devise. Cette devise correspond à l'image du lévrier.

Texte : *Fidelitate et audacia lucet*, « Il brille par sa fidélité et son audace »



La charte de coutumes d'Aucamville, 1299

On retrouve les armes du vicomte Bertrand de l'Isle dans une présentation différente, où le lion s'est changé en léopard et est d'azur écartelé d'argent et non plus d'or.

L'abbé Galabert n'était pas peu fier de dire qu'il avait sauvé *in extremis* le texte de cette charte, en récupérant, en 1886, un vieux cahier que le garde-champêtre allait brûler avec quelques papiers et vieux chiffons provenant de la mairie. Dans ces vieux grimoires, le curé érudit a reconnu une copie du 17^e siècle de la charte de coutumes, dont l'existence était connue mais le texte semblait introuvable ! La charte a été publiée par ses soins dans le *Bulletin Archéologique* de 1886 et dans sa *Monographie d'Aucamville* (avec traduction), en 1890.



Texte : *Chartam libertatum concessit, 1299*. Il a accordé la charte de coutumes en 1299.

QUATRIÈME TRAVÉE : les seigneurs d'Aucamville (suite)

François d'Escars, 1560

La branche des seigneurs de L'Isle s'éteint avec Bernard-Jourdain de L'Isle (1443-1520) qui laisse une seule fille. Anne de l'Isle-Jourdain épouse Jacques de Pérusse, seigneur d'Escars, nom d'une seigneurie de La Marche, dans la région de Limoges (château des Cars). On trouve ainsi comme seigneur d'Aucamville au début du 16^e siècle un François d'Escars, brillant chevalier du Roi, qui fut gouverneur du Périgord en 1544. Il fit restaurer son château de La Mothe par l'architecte Antoine Bachelier de Toulouse. Il possédait les seigneuries d'Ondes, Merville, Mauvers, Aucamville et Saint-Cézert, héritées de sa mère. L'écu est surmonté de la couronne des comtes.

Armes : *de gueules au pal de vair*

Texte : *Franciscus comes d'Escars*, François comte d'Escars



Aribert de Dieupentale, 1271

Grâce aux cartulaires de Grandselve, nous savons que dès le 12^e siècle, la famille des seigneurs de Dieupentale possédait les terres de Marguestaud. Le seigneur Aribert de Dieupentale faisait partie des proches du dernier comte de Toulouse Raimond VII, mort en 1249. Il est présent lors de la concession de la charte de coutumes de Montastruc-la-Conseillère en 1242 et il jure fidélité à Alphonse de Poitiers après la mort de Raimond VII, le 1^{er} décembre 1249. Il accorde des coutumes à Campsas en 1269. On le trouve surtout en 1271 dans l'acte d'hommage des habitants de Dieupentale au roi de France, lors du rattachement du Languedoc à la couronne. L'acte solennel se déroule dans la chapelle du château de Verdun, le 3 novembre 1271.

Armes : *de gueules à la flûte de Pan d'or*

Il s'agit d'armes parlantes totalement fantaisistes ! Dans le nom ancien de Dieupentale on a cru reconnaître le nom du dieu Pan, bien connu pour sa flûte.

Texte : *Aribertus de Deopantala*, 1271, Aribert de Dieupentala, 1271



Côté gauche : suite des seigneurs d'Aucamville

Bernard-Jourdain de l'Isle, damoiseau de Marguestaud.

Ce Bernard-Jourdain, attesté de 1284 à 1335, appartient à la famille des seigneurs de L'Isle-Jourdain. En 1309, il obtient du roi de France Philippe-le-Bel, le droit de posséder des moulins dans les habitants de la seigneurie de Gimoès, au moment où une ordonnance royale obligeait les sujets à faire moudre leurs grains à Verdun. Ce qui fâchait les habitants d'Aucamville, du Burgaud, de Beaupuy, de Bouillac, de Comberouger, Gariès et Saint-Sardos et autres lieux situés entre Save et Gimone.



Armes : on retrouve les armes parlantes de Dieupentale

Texte : *domicellus de Margastaldo*, damoiseau de Marguestaud

Famille de Pérusse d'Escars

Les armes de la famille de Pérusse d'Escars, surmontées de la couronne de marquis, se retrouvent pour évoquer cette famille présente en Limousin et en Gascogne. Seigneurs de La Mothe, de Mauvers, de Nolet et d'Aucamville depuis le 16^e siècle jusqu'à la Révolution, les marquis d'Escars aimaient les honneurs et leurs entrées et sorties du bourg d'Aucamville étaient saluées par de salves d'artillerie, comme les naissances et les mariages. Le dernier marquis, Thomas d'Escars, époux de dame Marie de Crussol d'Uzès, mourut en 1761 et il eut comme héritière sa fille Louis-Félice. En 1744, cette dernière avait épousé François-Joseph de Becquey, trésorier de France à Bordeaux. La marquise d'Escars de Becquey, dernière seigneuresse d'Aucamville, mourut au château de La Mothe en 1779, en léguant une partie de ses biens aux pauvres des paroisses Saint-Cézert, Puysegur et Belleserre.

La devise de la famille rappelle son riche passé militaire.

Le blason, *de gueules au pal de vair* est souvent accompagné, en plus de la couronne de marquis, de tenants (deux sauvages avec leur massue) et d'un dextrochère (bras et main droite) tenant une épée. La devise latine, accompagnant l'épée exalte les vertus guerrières, et une autre devise figure dans les armoriaux : *Fais que dois, advienne que pourra* !



Texte : *Sic per usum fulget*, elle étincelle par l'usage qu'on en fait.

CINQUIÈME TRAVÉE (tribune) : les anciens curés

Le chanoine Jean-Pierre Alibert (1829-1880), curé d'Aucamville

L'abbé Jean-Pierre Alibert était né à Montauban le 15 mars 1829 dans la paroisse de Villebourbon. Il fut le prédécesseur immédiat de l'abbé Firmin Galabert qui lui succéda au lendemain de sa mort survenue le 7 décembre 1880, à Montauban, rue du Vieux-Palais. En 1863, il est déjà attesté, selon les archives paroissiales, comme curé d'Aucamville. L'abbé Galabert lui rend hommage malgré une grave faute commise au temps où il dirigea la paroisse : en 1873, il a vendu à un antiquaire de Bordeaux un magnifique coffret-reliquaire, la châsse de Saint-Martin, datant du 13^e siècle et provenant des ateliers célèbres de l'École de Limoges (émaux limousins), auxquels les abbés de Mas-Grenier avaient confié la réalisation de leur reliquaire. Le chanoine Fernand Pottier, président-fondateur de la Société Archéologique, en avait fait fort heureusement une copie dessinée. On s'aperçoit que les décors floraux des voûtes de l'église d'Aucamville reproduisent les iris et les trèfles de ce bijou d'orfèvrerie limousine en émail champlévé.

Le blason se résume en écu de gueules sur lequel se dessinent entrelacées les trois lettres J-P-A, Jean-Paul Alibert

Texte : *J. P. Alibert, rector, 1829-1880*, Jean-Pierre Alibert, curé, 1829-1880



Le curé Jean-Baptiste Lemasson, 1710-1743

En 1710, Jean-Baptiste Lemasson succède à son frère Robert, archidiacre de la cathédrale Saint-Etienne de Toulouse. Son frère avait offert des reliques insignes qui furent déposées dans quatre bustes-reliquaires fabriqués en 1719. Le curé Lemasson fit refaire le chœur de l'église et son retable en bois doré. Ce bienfaiteur de l'église méritait une mention spéciale parmi les anciens curés. Il mourut le 4 février 1743 et demanda à être inhumé dans le cimetière du village.

Deux séquences identiques de l'armorial lui sont consacrées, à droite et à gauche

Son écu : *au chef d'azur, chargé de trois étoiles d'or*



La figure sur l'écu paraît bien énigmatique : serait-ce une évocation de la truelle, outil par excellence du maçon ?

Texte : *J. B. Lemasson rector, + 1743*, Jean-Baptiste Lemasson, curé, mort en 1743

Texte : *Dilectus Deo et pauperibus*, Ami de Dieu et des pauvres

Cette devise évoque le souci des pauvres manifesté par le curé Lemasson, qui fit distribuer 30 francs aux pauvres le jour de ses obsèques et qui légua une forte somme d'argent, provenant de la vente de son mobilier. La rente ainsi constituée, gérée par le Marquis d'Escars permit de verser de l'argent aux pauvres jusqu'en 1793.

Sur le mur du fond, au-dessus de la tribune

L'abbé de Saint-Pierre du Mas-Grenier

Depuis les origines la paroisse d'Aucamville fait partie des possessions de l'abbaye Saint-Pierre de la Cour, qui nomme le curé en lien avec l'évêque de Toulouse. Jusqu'au 13^e siècle des moines de l'abbaye ont résidé dans le prieuré attenant à l'église paroissiale.

Armes : *D'argent, à un saint Pierre de carnation sur une terrasse de sinople ; robe d'or, manteau d'azur, tenant de la main droite deux clefs en pal, l'une d'or et l'autre d'argent ; accosté en chef au côté senestre d'un croissant de gueules, et en face d'une étoile d'azur à dextre, et d'une fleur de lys d'or à senestre.*

L'écu est surmonté d'une mitre et d'une crosse évoquant la fonction des abbés bénédictins assimilés à des évêques.

Texte : *Abbatiae Sancti Petri de Curte*, Abbaye Saint-Pierre de la Cour.



III. CLÉS DE VOÛTE

A-Le CHRISME (inversé ?) :

Début du nom du CHRIST en grec, lettres « chi » (X) et « rhô » (P) entrecroisées, correspondant aux deux premières lettres (CHR) de Christ. Les deux lettres majuscules « alpha » (A) et « oméga » (Ω), début et commencement de toutes choses.



B-Première travée : écu dentelé, burelé d'or et de gueules de dix pièces



Cet écu est celui de la famille de Beynac, en Périgord, et doit évoquer un membre non identifié de cette famille alliée aux Pérusse d'Escars, seigneurs d'Aucamville (on retrouve l'écu dentelé de la famille d'Escars).

C-Deuxième travée : or sur fond bleu, entrelacs des lettres du monogramme du



CHRIST, trois lettres, début du nom de Jésus en grec, I H S : *Jesus Hominum Salvator* ; « Jésus Sauveur des hommes ».

D-Troisième travée : la lettre M, en onciale, de MARIA, d'or sur fond bleu.



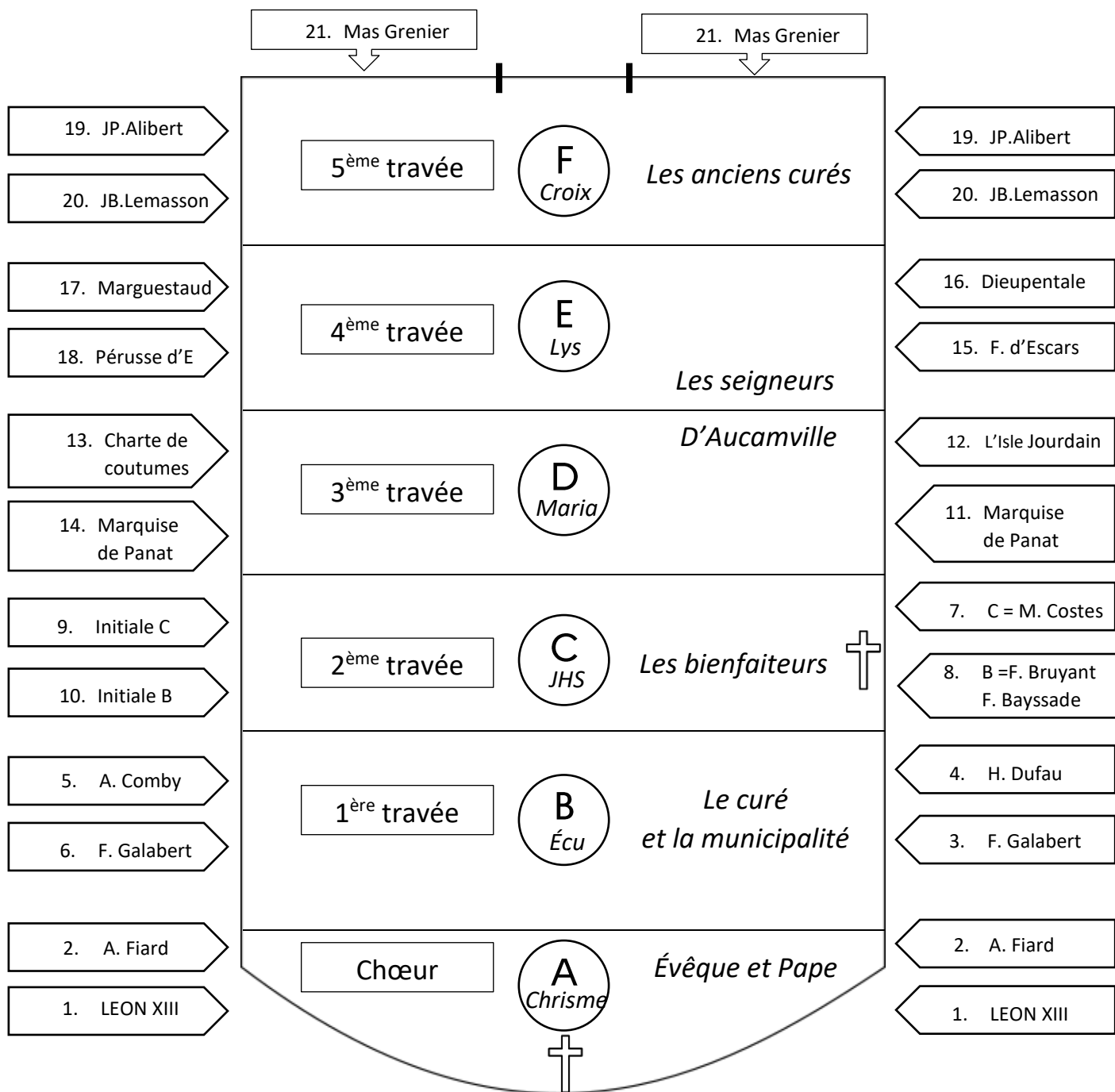
E-Quatrième travée : une fleur de lys d'or sur fond de gueules.



F-Cinquième travée : une croix pattée d'or sur fond de gueules.



IV. PLAN DE REPÉRAGE : ARMOIRIES ET CLÉS DE VOÛTE



V. SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE :

Procès-verbaux de la Fabrique de la paroisse d'Aucamville de 1881 à 1920 (curés Galabert, 1880-1907, Lagardère, 1907-1910, et Estripeau, 1911-1921).

Etat civil d'Aucamville (en ligne).

Firmin Galabert, *Monographie d'Aucamville*, Montauban, Forestié, 1890.

